Médiévales

Langues, Textes, Histoire

75 | automne 2018

Traductions du Moyen Âge

Emmanuelle VAGNON et Éric VALLET (dir.), *La Fabrique de l'océan Indien. Cartes d'Orient et d'Occident (Antiquité-XVI^e siècle)*

Paris, Publications de la Sorbonne, 2017, 372 p.

Bruno Judic

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/medievales/9663>

DOI : 10.4000/medievales.9663

ISSN : 1777-5892

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 2018

Pagination : 260-261

ISBN : 978-2-84292-861-2

ISSN : 0751-2708

Référence électronique

Bruno Judic, « Emmanuelle VAGNON et Éric VALLET (dir.), *La Fabrique de l'océan Indien. Cartes d'Orient et d'Occident (Antiquité-xvi^e siècle)* », *Médiévales* [En ligne], 75 | automne 2018, mis en ligne le 15 octobre 2018, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/medievales/9663> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/medievales.9663>

Ce document a été généré automatiquement le 23 avril 2022.

Tous droits réservés

Emmanuelle VAGNON et Éric VALLET (dir.), *La Fabrique de l'océan Indien. Cartes d'Orient et d'Occident (Antiquité- XVI^e siècle)*

Paris, Publications de la Sorbonne, 2017, 372 p.

Bruno Judic

RÉFÉRENCE

Emmanuelle VAGNON et Éric VALLET (dir.), *La Fabrique de l'océan Indien. Cartes d'Orient et d'Occident (Antiquité-XVI^e siècle)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2017, 372 p.

- 1 Ce gros ouvrage, au format inhabituel, est l'un des résultats d'une vaste entreprise de recherche collective, marquée notamment par des séminaires, des colloques et des expositions. La Bibliothèque nationale de France avait ainsi présenté, en 2012-2013, dans l'exposition *L'Âge d'or des cartes marines*, certaines des cartes qui se retrouvent dans ce volume. On soulignera aussi que la vaste synthèse de Philippe Beaujard sur *Les Mondes de l'océan Indien*, parue en 2012, a aussi un lien étroit avec cette recherche collective. Le format « inhabituel » (27 x 30 cm) de cet ouvrage tient, avant tout, à la volonté de montrer des reproductions, totales ou partielles, des cartes anciennes, qui en constituent la matière fondamentale. Il faut d'ailleurs commencer par saluer cette volonté et cette réussite ; les cartes sont nombreuses, bien reproduites ; les dimensions permettent le cas échéant d'avoir un quasi-fac-similé, rendant ainsi possible de lire les inscriptions portées sur les cartes ; en outre les auteurs ont réalisé un agencement habile entre les cartes entières et les détails grossis, ce qui permet de suivre parfaitement le raisonnement sur l'élaboration cartographique. On peut noter par exemple le bel agrandissement sur Madagascar de la carte de Van Linschoten de 1599. Dans leur introduction, Emmanuelle Vagnon et Eric Vallet justifient leur titre, la

« fabrique » de l'océan Indien. Il s'agirait, en quelque sorte, d'un clin d'œil à Gérard Mercator, auteur de *L'Atlas ou méditations cosmographiques de la fabrique du monde et de la figure d'iceluy* paru en 1585, clin d'œil, car la « fabrique » de Mercator était la « machine », la « mécanique » du monde qu'il se proposait de décrire, tandis que la « fabrique » de nos auteurs est, au contraire, la construction savante qui mène à concevoir un « océan Indien ». Didier Marcotte rappelle que la cartographie grecque antique reposait sur deux sources très différentes, d'une part des calculs mathématiques pour déterminer la forme et les dimensions de la Terre, d'autre part les récits de voyages réellement accomplis. Eratosthène, à Alexandrie au III^e siècle avant notre ère, avait réussi à calculer la dimension du globe terrestre et à concevoir ainsi une « géographie ». Il plaça l'œcoumène sur cette sphère en y associant les récits provenant des conquêtes d'Alexandre. L'extrémité se trouvait alors sur l'Indus. Or, au II^e siècle avant notre ère, les marins grecs découvrirent la possibilité de naviguer directement depuis le golfe d'Aden jusqu'à la côte sud-ouest de l'Inde. Ces navigations finirent par trouver leur expression cartographique chez Ptolémée, au II^e siècle de notre ère, avec une extension beaucoup plus grande de l'œcoumène vers l'est, bien au-delà de l'Inde. Mais Emmanuelle Vagnon montre que, dans l'Occident médiéval, le modèle d'Eratosthène a continué de fournir le cadre conceptuel de la cartographie. On trouvera ainsi une carte originaire de Septimanie ou d'Espagne du VIII^e siècle conservée à Albi, la carte du *Beatus* de Saint-Sever du IX^e siècle, une carte d'un manuscrit de Guillaume de Conches inspiré par un Macrobie de l'Antiquité tardive, le *Liber floridus* de Lambert de Saint-Omer, ou encore la carte de Ranulf Higden du XIV^e siècle. C'est seulement au XV^e siècle que Ptolémée est traduit et provoque un renouvellement de la cartographie. Le monde arabe médiéval est, lui aussi, héritier de la cartographie grecque antique, qui permet de situer l'Arabie au centre de cartes circulaires et de faire apparaître l'océan Indien en symétrie de la Méditerranée chez Ibn Hawqal au X^e siècle ou chez Ibn al Wardi au XV^e siècle. Pourtant les connaissances concrètes des empires musulmans ne trouvent pas forcément leur place sur ces cartes, où l'Extrême-Orient semble aussi réduit que sur les cartes latines. On pourrait penser à une fidélité au modèle antique, mais précisément al-Biruni, au XI^e siècle, est profondément marqué par la spéculation géométrique : il conçoit, contrairement à Ptolémée, un océan Indien largement ouvert au sud vers l'océan environnant avec trois « golfes » qui correspondraient à la mer Rouge, au golfe Persique et à la partie occidentale de l'océan Indien vu comme un golfe entre la Perse et l'Inde ; au-delà de l'Inde, en revanche, il n'y a plus rien. La cartographie chinoise, à travers spécialement la carte sino-coréenne, Kangnido, du début du XV^e siècle, connaît une « mer occidentale » à l'ouest de la Chine. On trouvera une réflexion très riche sur la désignation de cet océan. Les Grecs connaissaient une « mer Erythrée » (mer Rouge) ou encore une « mer verte ». C'est avec les navigations directes vers l'Inde au début de notre ère que la mer devient vraiment « indienne ». Mais c'est aussi le poids des récits de merveilles de l'Inde qui donne à cet espace maritime ce nom évocateur. On apprécie également la finesse des études sur une sorte de continuité cartographique par-delà les découvertes portugaises et l'ouverture de la route du cap de Bonne-Espérance en 1488. D'une part, en effet, les Européens connaissaient déjà l'océan Indien avant cette date (Marco Polo) ; d'autre part, les navigations arabes, turques, persanes ont coexisté avec les bateaux portugais tout au long du XVI^e siècle. Il est remarquable ainsi que la connaissance, en Europe, des côtes de l'Inde soit restée plutôt inexacte jusqu'à l'extrême fin du XVI^e siècle, comme le montre

très clairement la juxtaposition de deux éditions de la carte de Van Linschoten (p. 192) : il faut attendre 1610 pour avoir une localisation correcte du delta de l'Indus ! Mais on constate aussi dans la cartographie chinoise une grande ignorance de l'Asie du Sud-Est, pourtant si impliquée dans les échanges avec la Chine depuis des temps très anciens. Notons enfin que les productions cartographiques européenne, arabe et chinoise suggèrent, en creux, l'absence de cartographie dans le monde indien ou en Asie du Sud-Est, même si des techniques – digitales ! – permettaient de s'orienter en mer. Il est possible que le tabou de la mer dans la culture brahmanique ait aussi joué un rôle. Dans le contexte des « découvertes » du XVI^e siècle, le Nouveau Monde éclipserait les explorations de l'Ancien Monde. Or cette répartition entre Ancien et Nouveau a précisément contribué à placer l'océan Indien au cœur de l'Ancien Monde. La représentation du « rêve de Jahangir », au XVII^e siècle, montre bien le potentiel politique de cette nouvelle configuration du monde. D'une manière radicalement différente, la carte du monde réalisée en chinois par Matteo Ricci pour une audience chinoise met l'océan Pacifique au centre, et donc aussi la Chine, et place l'océan Indien à l'ouest.

- 2 La « fabrique » de l'océan Indien devient ainsi le révélateur d'une sorte de réorganisation mentale de l'Ancien Monde. Ce magnifique ouvrage suggère encore beaucoup d'autres réflexions à partir de ces manuscrits riches de détails, d'inscriptions, de couleurs, de vignettes. Ainsi les vues de ports en perspective maritime sont très frappantes dans l'œuvre de Bernhard von Breydenbach. Les Portugais ont développé ce type d'images et on pourrait évoquer à ce sujet les deux grands tableaux du XVI^e siècle montrant en symétrie le port de Lisbonne et le port de Goa dans le Museu de Arte Antigua de Lisbonne. Autant de nouvelles pistes de recherches !

AUTEURS

BRUNO JUDIC

Université François Rabelais de Tours